

volution auxquelles il manque bien peu de chose pour triompher.

La race chinoise du Sud est entourée d'ennemis dangereux, ou de faux amis plus dangereux encore. C'est sur elle, et autour des territoires qu'elle occupe, que porte tout l'effort des puissances européennes, et toutes les ingérences blanches, diplomatiques, violentes ou commerciales. Elle connaît l'étranger et le hait ; elle connaît ses desseins et les repousse. Et, pour se trouver un jour à même d'arrêter les progrès des Européens, et même pour se débarrasser d'eux, la race chinoise prône les réformes, suscite et soutient les réformateurs. Et, à l'encontre du souverain, les Européens ne peuvent attendre d'elle que les avantages de négoce ou de pénétration, ou d'entreprises, compatibles avec ces réformes et ces progrès qu'elle veut à tout prix réaliser.

L'histoire de ces dernières années corrobore ce qui précède. Pendant que le Japon entamait contre Péking une guerre dynastique, la race chinoise voyait en lui, non seulement le vainqueur d'une race usurpatrice, mais aussi l'initiateur aux progrès si longtemps attendus. Et la conduite du sud de l'Empire, dans la guerre sino-japonaise, démontra bien la sympathie qu'on portait aux envahisseurs.

Une autre preuve surabondante est dans la dernière révolution de palais qui secoua si fortement la cour de Péking. Le réformateur Kang-Yu était un Cantonais, descendant de ces fameux Taiping qui créèrent jadis l'empire du Dragon-Rouge à Nanking, et mirent les Mandchoux à deux pas de leur ruine. Le jeune empereur Quang-dzu, qui l'appela près de lui, était certes partisan des réformes ;